

Recherches sociographiques



Les enfants qu'on n'a plus au Québec de 1945 à 1980

André Lux

Volume 22, Number 3, 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055951ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055951ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Lux, A. (1981). *Les enfants qu'on n'a plus au Québec de 1945 à 1980*. *Recherches sociographiques*, 22(3), 391–397. <https://doi.org/10.7202/055951ar>

Article abstract

Les presses de l'Université de Montréal viennent de publier, en 1981, un livre de 410 pages, intitulé *Les enfants qu'on n'a plus au Québec* et signé par Jacques HENRIPIN, Paul-Marie HUOT, Evelyne LAPIERRE-ADAMCYK et Nicole MARCIL-GRATTON.

Ce livre est particulièrement bienvenu. Il offre en effet un grand intérêt à plusieurs égards. Il vient combler, à sa manière et pour le seul Québec, le vide laissé par le refus du gouvernement canadien de participer à l'enquête mondiale sur la fécondité organisée par l'O.N.U. sur recommandation unanime des délégués des gouvernements, canadien y compris, réunis à la Conférence mondiale sur la population de Bucarest en 1974. D'autre part, sur le plan québécois, il fournit une pièce maîtresse au dossier de la dénatalité, qui constitue sans doute la mutation la plus profonde vécue par notre société depuis sa déruralisation. L'enquête de mars 1976 dont il rend compte a en effet permis de réinterroger environ la moitié des femmes mariées qui étaient âgées de moins de trente-cinq ans lors de la grande enquête menée en 1971 par Jacques HENRIPIN et Evelyne LAPIERRE et publiée dans leur livre *La fin de la revanche des berceaux*. (Voir: *Recherches sociographiques*, XVI, 2, 1975: 291-293.) De la sorte, nous pouvons suivre à la trace pendant cinq ans vingt générations de femmes mariées, et plus particulièrement les promotions mariées entre 1956 et 1971, pour mesurer l'évolution survenue dans leur fécondité réelle et attendue.

« LES ENFANTS QU'ON N'A PLUS AU QUÉBEC »

Les presses de l'Université de Montréal viennent de publier, en 1981, un livre de 410 pages, intitulé *Les enfants qu'on n'a plus au Québec* et signé par Jacques HENRIPIN, Paul-Marie HUOT, Évelyne LAPIERRE-ADAMCYK et Nicole MARCIL-GRATTON.

Ce livre est particulièrement bienvenu. Il offre en effet un grand intérêt à plusieurs égards. Il vient combler, à sa manière et pour le seul Québec, le vide laissé par le refus du gouvernement canadien de participer à l'enquête mondiale sur la fécondité organisée par l'O.N.U. sur recommandation unanime des délégués des gouvernements, canadien y compris, réunis à la Conférence mondiale sur la population de Bucarest en 1974. D'autre part, sur le plan québécois, il fournit une pièce maîtresse au dossier de la dénatalité, qui constitue sans doute la mutation la plus profonde vécue par notre société depuis sa déruralisation. L'enquête de mars 1976 dont il rend compte a en effet permis de réinterroger environ la moitié des femmes mariées qui étaient âgées de moins de trente-cinq ans lors de la grande enquête menée en 1971 par Jacques HENRIPIN et Évelyne LAPIERRE et publiée dans leur livre *La fin de la revanche des berceaux*. (Voir : *Recherches sociographiques*, XVI, 2, 1975 : 291-293.) De la sorte, nous pouvons suivre à la trace pendant cinq ans vingt générations de femmes mariées, et plus particulièrement les promotions mariées entre 1956 et 1971, pour mesurer l'évolution survenue dans leur fécondité réelle et attendue.

L'ouvrage

Pour dérouler devant les yeux des lecteurs le film de l'histoire récente de la reproduction du peuple québécois et faire l'analyse de la perte de vitalité dont elle témoigne, les auteurs s'en sont tenus à un langage rigoureux, traduisant non seulement une parfaite maîtrise de leur métier de démographes, mais aussi de l'imagination dans le traitement des données. La pluralité des plumes ne nuit pas à l'homogénéité de l'écriture, qui porte la marque du style Henripin, simple et clair. La diversité des niveaux d'analyse avec leurs exigences techniques propres crée certes des fluctuations inévitables dans la forme, qui se répercutent sur l'effort demandé de la part de lecteurs d'horizons variés. Les chapitres 3 à 6

sont plus difficiles à comprendre par ceux d'entre eux qui ne sont pas coutumiers de l'analyse démographique. Ils pourront toujours à la limite méditer les trente-six résultats remarquables de l'enquête, qui figurent en tête du livre.

Celui-ci comprend dix chapitres, dont le premier va droit au problème de la baisse récente de la descendance finale des femmes, malgré les pronostics émis par celles-ci en 1971 et dont le chapitre 2 analyse dès lors l'instabilité. Au dossier de la baisse, une place de choix revient au « calendrier des naissances » (chapitre 3), à la mesure de la fécondité non désirée (chapitre 4) et aux facteurs qui influencent cette dernière (chapitre 5); c'est pourtant l'évolution des comportements de contraception qui mobilise la plus grande attention: le chapitre 6 analyse ces comportements jusqu'en 1971, le chapitre 7 relie la pratique de la contraception au degré de satisfaction éprouvée par les femmes en face du nombre de leurs enfants, tandis que le chapitre 8 nous révèle l'ampleur de la « révolution contraceptive » depuis 1971 sous l'effet du recours de plus en plus fréquent et précoce à la stérilisation. Enfin, devant le constat des « enfants qu'on n'a plus au Québec », le chapitre 9 cherche à savoir des femmes pourquoi elles ne veulent pas un enfant de plus, et le chapitre 10 se demande quelles mesures gouvernementales pourraient les faire changer d'avis.

La conclusion du livre a été rédigée par Henripin sous la forme de trois ordres de réflexion. Tout d'abord l'objectif initial de la recherche, fixé dix ans plus tôt et qui était de mieux comprendre pourquoi le nombre d'enfants varie dans le temps et selon les groupes, n'a certes pas été atteint, pas plus qu'il ne l'a été ailleurs, mais les auteurs ont quand même pu fixer le décor social, tant matériel qu'idéologique, dans lequel les parents-acteurs font un « calcul » subtil et nuancé débouchant sur une perception plutôt floue du nombre désiré d'enfants. L'auteur reprend ensuite sous forme synthétique le diagnostic prévisionnel, qui se chiffre à 3.2 enfants pour les promotions 1956-1960, à 2.6 enfants pour les promotions 1961-1965 et 2.2 à 2.4 enfants pour les promotions 1966-1971. Puisqu'il faut 2.25 enfants par femme mariée¹ pour assurer le remplacement des générations, la baisse passée de la natalité n'a pas compromis encore la survie du Québec, bien qu'elle risque de se poursuivre chez les promotions plus récentes. C'est pourquoi Henripin s'interroge enfin sur les mesures à prendre si un redressement de la natalité s'avérait nécessaire, mesures qui devraient être nombreuses et converger vers la renaissance d'une société accueillante aux enfants.

Optimisme prudent, pessimisme raisonnable?

Quelques réflexions s'imposent à propos du diagnostic de la descendance finale des diverses promotions. La question du rôle des intervalles entre

1. C'est le chiffre fourni en page 361 par Henripin dans sa conclusion, en supposant que s'y ajoute en moyenne 0.1 enfant né de femmes qui n'entrent pas dans une union stable, légale ou non. Par contre, dans le corps du livre apparaît uniquement le chiffre de 2.35 enfants, qui suppose donc implicitement que les femmes non mariées restent sans enfant.

naissances dans l'explication de la baisse spectaculaire des indices synthétiques de fécondité² retient l'attention des auteurs, dont le tableau 3.9 combine les variations relatives des indices mesurant la responsabilité spécifique des allongements d'intervalle, de la descendance finale et de la nuptialité dans l'évolution de ces indices depuis plusieurs années. Ils concluent que les deux premières des trois variables se partagent assez également la baisse de la fécondité annuelle. Une partie de la baisse est donc supposée temporaire; il s'agirait d'une baisse simplement « apparente », évaluée par Festy³ à 30% dans les promotions plus récentes, et qui appelle donc un accroissement compensatoire de la fécondité après 1976, puisque l'intervalle entre naissances ne peut s'allonger sans cesse. Cependant les auteurs n'ont pas démontré, et ne le peuvent pas, l'autonomie des deux variables « intervalle » et « descendance finale désirée » car elles interagissent et s'influencent mutuellement à la baisse. Ils reconnaissent d'ailleurs que les prévisions de descendance faites en 1976 sont d'autant plus réduites par rapport à celles de 1971 que le nombre d'enfants déjà nés était faible en 1971.

Qu'est-ce à dire? En nous aidant du tableau ci-après, comparons les promotions mariées de 1961 à 1965 (P_{61-65}) à celles mariées de 1956 à 1960 (P_{56-60}). Après dix à quinze ans de mariage, les P_{61-65} avaient, en 1976, 2.37 enfants, soit une baisse de 0.55 par rapport aux 2.92 enfants des P_{56-60} en 1971. Le nombre final d'enfants prévus au terme de cette période de dix à quinze ans était respectivement de 2.55 et 3.42, soit chez les P_{61-65} une baisse de 0.87 enfant, plus forte encore. Ces dernières ne s'engagent pas, entre 1976 et 1981, dans une phase de rattrapage du retard de 0.55 enfant (2.37 - 2.92) affiché sur les P_{56-60} après en moyenne douze ans et demi de mariage; non seulement s'y prendraient-elles fort tard, ce qui est *a priori* peu vraisemblable, mais, alors que les P_{56-60} prévoyaient en 1971 ajouter 0.5 enfant, elles n'ont atteint en 1976 que 0.17, soit le tiers, et elles se font de grosses illusions en prévoyant alors encore ajouter 0.11 enfant au-delà de quinze à vingt ans de mariage. Or, en 1976, les P_{61-65} , qui portaient pourtant avec 0.55 enfant né en moins, ne prévoient ajouter que 0.18 enfant. Leur pronostic plus modeste, dès lors apparemment plus réaliste, a-t-il donc des chances de se réaliser dans une proportion supérieure au tiers obtenu en 1976 par les P_{56-60} ? Je pense que non, parce que se maintiendra et même se renforcera la double tendance à la concentration des descendances finales autour de deux à trois enfants, et à la hausse de la proportion de couples sans

2. L'indice synthétique de fécondité est la somme des taux de fécondité générale par âge au cours d'une année, chacun des taux donnant le nombre d'enfants nés de mille femmes d'un âge donné. L'indice additionne donc la « productivité » au cours d'une seule année de trente-six générations de femmes âgées de quinze à quarante-neuf ans. Il nous dit quelle serait la descendance finale de ces générations réelles, si chacune d'entre elles se comportait entre les âges de quinze et quarante-neuf ans comme se comporte l'ensemble d'entre elles pendant la seule année sous revue; cet ensemble composé d'une tranche annuelle de la vie des trente-six générations impliquées est appelé génération fictive de l'année n.

3. Patrick FESTY, « La fécondité des mariages au Québec », *Population*, XXXI, 4-5, 1976: 875-900.

Enfants nés et prévus par promotion et durée de mariage, Québec, 1971 et 1976.

	PROMOTION		
	P ₅₆₋₆₀	P ₆₁₋₆₅	P ₆₆₋₇₁
1971 : Années de mariage	10-15	5-10	0-5
Enfants déjà nés	2.92	2.05	0.87
Enfants prévus	3.42	3.09	3.23
Enfants supplémentaires prévus	0.50	1.04	2.36
1976 : Années de mariage	15-20	10-15	5-10
Enfants déjà nés	3.09	2.37	1.79
Enfants prévus	3.20	2.55	2.38
Enfants supplémentaires prévus	0.11	0.18	0.59
Intervalle 1976/1971			
Enfants nés dans l'intervalle	0.17	0.32	0.92
Baisse des prévisions (absolue)	-0.22	-0.54	-0.85
(%)	-6.4	-17.5	-26.3
Enfants nés dans l'intervalle			
Enfants supplémentaires prévus en 197134	.31	.39

SOURCE: D'après les données du livre.

enfant. Il y a à cette tendance une explication conjoncturelle sur laquelle je reviendrai. La descendance finale des P_{61-65} se chiffrerait alors à 2.4 au lieu des 2.6 prévus par les auteurs.

Nous pouvons faire la même comparaison entre les P_{66-71} et les P_{61-65} . Les plus jeunes avaient après cinq à dix ans de mariage 1.79 enfant en 1976, soit 0.26 de moins que les plus anciennes après la même durée en 1971. Le nombre final d'enfants prévus était alors de 2.38 et 3.09 respectivement, soit chez les P_{66-71} une baisse de 0.71, presque triple de celle du nombre d'enfants déjà nés. Nous savons ce qui est advenu des prévisions des P_{61-65} entre 1971 et 1976, pendant ce qui était leur troisième et dernière période quinquennale vraiment utile à la procréation : n'ayant eu que 0.32 des 1.04 enfants additionnels prévus, soit 31%, leurs prévisions ont chuté de 3.09 à 2.55, soit de 0.54 enfant. Il n'est dès lors pas présomptueux de penser que les prévisions faites en 1976 par les P_{66-71} au début de leur dernière période quinquennale vraiment utile, à savoir d'ajouter 0.59 enfant aux 1.79 déjà nés, resteront largement inachevées ; n'ayant eu entre 1971 et 1976, pendant leur meilleure période, que 0.92 enfant, comment peuvent-elles prétendre faire beaucoup mieux que les P_{61-65} , c.-à-d. réaliser dans leur troisième quinquennat plus de 31% de leurs prévisions ? Elles n'auront en 1981 guère plus de 0.2 du 0.59 enfant additionnel annoncé. En ajoutant 0.1 après 1981, nous obtenons une descendance finale de 2.1 enfants au lieu des 2.2 à 2.4 prévus par l'équipe de Henripin.

Celle-ci pourrait rétorquer que la baisse affichée dans les prévisions des P_{66-71} en 1976 traduit un réalisme plus grand que celui des P_{61-65} , qui était déjà lui-même supérieur à celui des P_{56-60} en 1971. De là à conclure que la descendance finale des P_{66-71} peut raisonnablement atteindre 2.3 et s'approcher de leur pronostic de 2.38, il n'y a qu'un pas... à ne pas franchir cependant. C'est ici que se situe l'explication conjoncturelle annoncée plus haut.

Plus les couples sont malthusiens, et donc fondamentalement contracepteurs, plus leurs comportements sont conjoncturels, c'est-à-dire sensibles à l'environnement socio-économique et psychique du *moment*. Certes, cette sensibilité est moindre en début de mariage peut-être, et elle se répercute alors sur le calendrier des conceptions, retardant la première naissance si la conjoncture est défavorable, sans que ceci n'affecte immédiatement le nombre total d'enfants désirés. Par la suite, non seulement la sensibilité conjoncturelle augmente avec la durée du mariage et le nombre d'enfants déjà nés, mais cette augmentation est elle-même reliée positivement à la durée de l'intervalle écoulé depuis la dernière naissance. En d'autres mots, les couples qui ont consciemment retardé la décision d'avoir encore un enfant, sous l'effet d'une raison du moment, sont beaucoup plus enclins à tendre ensuite une oreille complaisante à d'autres raisons du moment qui se muent progressivement en raison de ne plus vouloir d'enfant.

L'influence des circonstances du moment sur les prévisions est d'ailleurs bien mise en lumière par les auteurs, qui soulignent l'impact des années 1965-1966 sur l'ensemble des promotions qui, toutes, ont commencé alors à différer des naissances. Par ailleurs, les P_{66-71} se sont avérées plus sensibles avec un

allongement correspondant des intervalles entre mariage, première et deuxième naissances, tout comme ont été plus sensibles, selon les calculs de Festy,³ les cohortes de parité 1966-1970 (groupant les femmes ayant eu une naissance dans cette période) dont les intervalles entre naissances se sont allongés. Comme, toujours selon Festy, les P_{66-71} ont un intervalle entre mariage et première naissance atteignant en moyenne 28.3 mois, supérieur de 32% aux 21.4 mois des P_{61-65} , elles affichent une sensibilité conjoncturelle très forte qui se répercute négativement sur leurs prévisions. Ceci ne les empêchera pas d'être à nouveau sensibles aux circonstances postérieures à 1976, lesquelles nous apparaissent aujourd'hui rien moins qu'encourageantes, alors que chômage accru et baisse générale du pouvoir d'achat heurtent de plein fouet une société de haute consommation trop habituée déjà depuis vingt ans à s'attendre à vivre de mieux en mieux et donc brutalement désarmée par la crise.

Ces quelques considérations débouchent donc sur un pronostic plus pessimiste que celui que présente Henripin dans la conclusion du livre. Elles pourraient être étayées par l'analyse des données non publiées et qui concernent, pour 1971 et 1976, les naissances depuis cinq ans et les prévisions par promotion, ventilées selon le nombre d'enfants déjà nés ; cette analyse déborderait cependant le cadre d'une revue non spécialisée en démographie. Il reste que les auteurs, Henripin en particulier, me paraissent avoir voulu tempérer leur propre pessimisme, de peur peut-être d'être accusés de vouloir emboîter le pas à certains repopulateurs français et autres partisans de la nouvelle droite moralisante.

C'est peut-être la raison pour laquelle nous ne retrouvons pas regroupés et coordonnés en un chapitre de synthèse les multiples éléments, éparés à travers le texte, d'un dossier de la dénatalité au Québec. Parmi ceux-ci, citons : 1. la très forte baisse de la fécondité non désirée ; 2. les nouveaux comportements des promotions récentes qui pratiquent la contraception dès le début du mariage ; 3. le fait que « de la continence au stérilet en passant par la pilule, on exige de l'utilisatrice qui en cesse l'emploi une volonté de plus en plus arrêtée d'avoir un enfant » (p. 203), ce qui évidemment diminue la probabilité d'agrandissement des familles ; 4. la forte baisse de la proportion des contraceptrices (elles-mêmes de plus en plus nombreuses) ayant eu plus de deux enfants après cinq ans de mariage, et cela notamment à cause de : 5. l'intensité et la précocité rapidement accrues des stérilisations ; 6. le caractère peu sûr de l'affirmation des femmes qui prévoient en 1976 avoir encore un enfant, confirmé d'ailleurs par le fait que, malgré que 63% des Québécoises de 1971 prévoyaient un enfant supplémentaire contre seulement 40% des Américaines de 1970, seules 34% tant des premières que des secondes en eurent effectivement encore un ; 7. et dès lors l'avertissement des auteurs qu'il faut se méfier des femmes qui après dix ans de mariage disent vouloir encore un enfant.

Voilà quelques facteurs parmi d'autres qui s'ajoutent à l'analyse de l'effet cumulatif à la baisse de l'interaction entre allongement des intervalles et baisse du nombre d'enfants nés et prévus, pour justifier au moins à court terme un pessimisme accru. En exprimant ainsi des réserves au sujet des évaluations prudemment optimistes ou raisonnablement pessimistes (question de point de

vue) de Henripin, je doute fort, tout comme lui, de notre capacité à prédire ce que sera la fécondité au-delà de l'horizon borné des années 1980.

Sur deux paradoxes

Deux réflexions pour clore, qui ont toutes deux des incidences de politique. Tout d'abord, les auteurs mentionnent en page 62 que les femmes qui travaillent à l'extérieur du foyer sont plus fécondes que celles qui restent à la maison : « 41% de celles qui étaient actives en 1971 ont eu un enfant entre 1971 et 1976, mais seulement 36% des non-actives ». Ceci rejoint les constatations faites aux États-Unis en 1970 et mérite d'être souligné avec force car, surtout si cette différence plutôt surprenante devait se confirmer à l'avenir, elle viendrait heureusement démentir les affirmations, devenues gratuites, des néo-conservateurs qui font du travail extérieur de la femme une des causes principales de la dénatalité et prêchent le retour de la femme au foyer au nom de sa vocation naturelle.

La seconde réflexion concerne une constatation tout aussi inattendue et paradoxale, cette fois à propos de la stérilisation précoce qui, elle aussi, fait l'objet de l'anathème lancé par les zéloteurs du « renouveau moral » par retour à la morale traditionnelle naturelle. Jusqu'à présent, au vu des chiffres, les couples stérilisés ont plus contribué — ou moins failli — au renouvellement des générations que les couples non stérilisés ne l'ont fait et ne le feront probablement. Ils ont en effet eu *rapidement* le nombre d'enfants qu'ils désiraient et n'ont donc pas eu le temps de succomber à la tentation de réviser *plusieurs fois* à la baisse leurs attentes. Selon le tableau 8.16, la réduction du nombre d'enfants prévu entre 1971 et 1976 n'est que de 0.36 chez les couples stérilisés contre 0.66 chez les autres. Le nombre d'enfants déjà nés était respectivement de 3.32 et 2.94 pour les P₅₆₋₆₀, de 2.74 et 2.16 pour les P₆₁₋₆₅ et de 2.36 et 1.65 pour les P₆₆₋₇₁, cela en 1976. On peut constater que, même chez les P₆₆₋₇₁, les couples stérilisés ont déjà fait leur devoir d'assurer le renouvellement des générations. Si nous les retranchions de leurs promotions respectives, nous constaterions que l'écart à combler par les autres entre nombre d'enfants nés et prévus s'agrandit par rapport à celui qui figure dans le tableau du présent article. Ainsi les couples non stérilisés des P₆₆₋₇₁ avaient, en 1976, 1.65 enfant seulement et en prévoyaient 2.36, autant que n'en ont définitivement les stérilisés ; l'écart à combler n'est plus de 0.59 comme dans le tableau, mais de 0.71... La conclusion de politique démographique s'impose d'elle-même : toutes mesures qui favorisent la naissance rapide des premier et deuxième enfants sont celles qui s'avéreront les plus efficaces par leur effet positif sur la natalité.

André LUX

*Département de sociologie,
Université Laval.*